

Martin Winckler

SYMPATHIE

Nouvelle parue dans
Nouvelles Nouvelles n°18, hiver 1990

La douleur a raison contre le médecin
(vieil adage hippocratique)

Le Docteur Cauchy était un homme doux et attentif, amical avec ses patients, délicat avec ses patientes, paternel avec les petits, chaleureux avec les anciens. Comme il ne perdait jamais une occasion de faire ses visites à pied, on le voyait souvent, sa sacoche à la main, dans les rues du bourg. Il en profitait pour demander des nouvelles des malades à ceux qui faisaient leurs courses, pour embrasser les petites filles qui rentraient chez elles un énorme pain entre les bras, ou pour taper dans le ballon des garçons en leur proposant d'aller jouer dans la cour goudronnée du cabinet médical, bien enclose, au lieu de galoper sur la chaussée.

Le Docteur Cauchy était très proche de ses clients.

Dès l'adolescence, Pierre Cauchy avait éprouvé plus d'attirance pour le sentir que pour le savoir. Depuis toujours déterminé à devenir médecin, il ne fréquenta les amphithéâtres que pendant ses deux premières années de faculté, puis se consacra presque exclusivement aux stages hospitaliers. Il se trouvait beaucoup plus à sa place auprès des alités, des infirmières et des filles de salle. Pour être en mesure de combattre la souffrance, il lui paraissait indispensable de la toucher de très près.

À force d'arpenter les couloirs livides, de côtoyer tous les états mais aussi toutes les perceptions de la maladie, des plaintes du paralysé aux remarques des filles de salle, du signe méconnu livré par un vieux clinicien à la réflexion d'une infirmière taciturne, Pierre Cauchy vit peu à peu s'installer en lui une sorte de sixième sens.

Cela commença sans bruit, par de brusques intuitions qui lui faisaient poser la bonne question, saisir dans les paroles du patient ou de sa famille l'information cruciale, entendre l'indicible dans une attitude ou un silence. Bientôt, cela devint quelque chose de plus, une qualité de perception que ses maîtres nommaient – à tort – *du sens clinique*, et que ses condisciples mettaient sans cesse à l'épreuve sans parvenir à le prendre en défaut. Au bout de trois années d'hôpital, il posait un diagnostic exact en voyant un malade passer sur un brancard.

Pierre Cauchy n'était pourtant pas un étudiant très savant. Il était beaucoup moins brillant que la plupart de ses camarades mais pour lui, le savoir n'était pas un paravent. Rien ne venait filtrer l'écoute, l'intérêt presque intime qu'il portait aux patients.

Contre toute attente, et alors que trois mandarins haut placés lui avaient proposé de devenir leur assistant, il refusa de gravir les échelons de la hiérarchie hospitalo-universitaire. En revanche, il entreprit très tôt d'effectuer des remplacements de médecins libéraux, découvrit les trajets en voiture sur les routes de

campagne, les salles d'attente bruissant de bavardages de comice et les signes d'amitié que les gens vous font de loin quand ils vous voient passer. Lorsque, sa thèse en poche, il décida de s'installer à Play, un paisible village un peu éloigné de Toumens, la souffrance physique et les quelques thérapeutiques disponibles pour la combattre lui étaient devenues plus familières qu'à beaucoup de médecins débutants.

Il avait décidé d'exercer la médecine générale pour se consacrer à des maux qui, quoique moins spectaculaires, ne sont pas moins respectables que ceux qu'il avait observés au fond des lits à tubulures nickelées. Déchargé des "saloperies insoignables sur lesquelles on trouve plus intéressant de discourir que de se pencher", son sixième sens lui permettait, pensait-il, de traduire les craintes de maladie grave en bobos sans gravité, lumbagos ou rougeoles que deux jours au lit verraient disparaître.

Et ce fut le cas. Les premiers temps.

Il soignait les rhumes et les angines, prescrivait des pilules et posait des stérilets, recevait les femmes enceintes et les bébés, recommandait les pommes pour le cholestérol et les tisanes pour l'insomnie. Il vaccinait sans faire mal. Il palpait les ventres, auscultait les poumons et prenait la tension de manière si rassurante que, ce seul rituel accompli, bien des patients se relevaient transfigurés. De temps à autre, il prescrivait des médicaments qui ne donnaient pas d'aigreurs

d'estomac, un régime sans sel ou des pommades pour les varices. On entrait chez lui souffrant et inquiet. On en sortait plus léger.

En plus de ses indéniables qualités humaines et de sa gentillesse sans faille, au-delà de sa constante prévenance, de la répugnance manifeste qu'il éprouvait à l'idée d'imposer des examens fatigants, de son insistance à prescrire exclusivement les médicaments indispensables et de l'efficacité presque permanente avec laquelle il faisait disparaître les maux les plus récalcitrants, ses clients constatèrent très vite que le Docteur Cauchy avait un "très bon diagnostic".

Au fil des années, le sixième sens de Pierre Cauchy s'était développé, transformé en une perception plus aiguë.

Au début, cela le fit sourire : il se grattait quand un patient exhibait une urticaire ; il toussait en passant la porte d'un grippé ; il ressentait une gêne mal placée lorsqu'on venait se plaindre d'une crise d'hémorroïdes. Tout cela ne l'inquiétait pas : qu'un seul enfant ait des poux et toute la famille se frotte la nuque. Il devait s'agir d'un phénomène de cet ordre.

Il dut cependant changer d'avis lorsque d'autres signaux commencèrent à apparaître : il se surprit à sentir la brûlure d'un zona avant que le patient ne se fût dévêtu ; il se prit à souffrir de l'épaule sans savoir qui, dans la salle d'attente, venait pour ce motif ; il

sentit les brûlures d'estomac en voyant passer un paysan ulcéreux sur son tracteur. Bref, il ne se mit plus à diagnostiquer, à déduire, ou même à deviner, mais à *ressentir exactement la même chose que ses patients.*

Son corps n'exhibait aucun signe visible, mais il était sans relâche assailli par ces myriades de sensations. Le simple fait d'entendre quelqu'un lui parler au bout du fil était une épreuve : l'anxiété, la peine, la colère, l'impatience, la fatigue – il les recevait toutes de plein fouet et si, pendant quelque temps, il s'était amusé et à vrai dire flatté de pouvoir faire des diagnostics au téléphone, cela ne fut bientôt plus plaisant du tout.

Bien sûr, il ne percevait les symptômes de ses patients que lorsqu'ils se trouvaient à proximité. Mais il s'était installé avec sa famille dans l'appartement placé au dessus du cabinet médical. Bientôt, cela devint intolérable. Dès le matin, à mesure que résonnaient la sonnette de l'entrée et que claquait la porte de la salle d'attente, il commençait à percevoir les gênes, les douleurs, les raideurs et les tremblements, le chaud et le froid, les piqûres et les serrements. Il se mit en quête d'une maison située hors du bourg et s'éloigna de ses patients.

À la même époque, le maire de la commune lui demanda d'un ton de reproche à peine voilé pourquoi il n'avait pas voulu acheter la "maison du notaire" – une splendide bâtisse fin de siècle élevée en plein centre de la commune, *qui aurait parfaitement convenue au Docteur*

du village, et vous auriez dû m'en parler, pour le prix on pouvait s'arranger avec la famille, on est des cousins...

Il répondit qu'alors, il ne connaîtrait plus ni repos, ni intimité : déjà , dimanches comme jours fériés, il suffisait que le petit Delambre fasse une chute de bicyclette ou que la vieille Madame Renard se perde dans ses médicaments pour qu'on vienne sonner à sa porte.

Il ne précisa pas qu'une brûlure du genou ou de soudaines palpitations le prévenaient avant même qu'on ait mis le doigt sur la sonnette.

Son déménagement ne lui procura qu'un maigre répit. Il ne percevait pas seulement les misères de ses patients : il avait douloureusement conscience du moindre chagrin de son aînée, du mal de ventre de la cadette ou de la faim du petit dernier, sans parler des coliques néphrétiques dont sa femme souffrait fréquemment en période d'été et du rhume chronique qui l'affligeait entre octobre et juin.

De plus, malgré cet éloignement sa renommée ne fit que croître, et sa clientèle augmenta. Il fut appelé au chevet de patients sans espoir, de vieillards hurlants, de cancéreux pétrifiés. On le disait expert en médicaments de la douleur... Il était, il est vrai, extrêmement désireux de soulager les maux pour lesquels on le consultait, et finissait, tôt ou tard, par trouver le bon remède. Tôt, de préférence.

Curieusement, il ne pensa pas une seule seconde à

changer de métier. Aucun sentiment mystique, aucun espoir de rédemption ne le contraignait à soigner. Mais il ne parvenait pas à croire que cette sensibilité exacerbée n'eût aucune utilité, aucun sens. Il était écartelé entre la fierté et, il faut bien le dire, l'exaltation que lui procurait ce ... *don*, et le sentiment d'avoir reçu un cadeau empoisonné.

Il était par ailleurs incapable d'en parler à quiconque. Il voyait bien ce que sa situation avait de proprement invraisemblable. Ni sa famille, ni ses amis ne comprendraient, et il était bien placé pour savoir que ses confrères ne lui seraient d'aucun secours.

Sa vie personnelle devenait de plus en plus difficile. Il partait tôt le matin et rentrait tard le soir, car seul le sommeil de la maisonnée pouvait lui garantir quelques heures de paix. Dans la journée, il préférait se rendre chez les patients plutôt que de rester soumis pendant des heures au concert des plaintes qui palpitaient dans la salle d'attente. Entre deux visites, il lui fallait souvent garer sa voiture au bord d'un chemin pour pouvoir respirer un peu. Il branchait la radio sur une chaîne musicale, car il ne tolérait pas ce qu'il croyait percevoir de cors au pied et de frustrations sexuelles dans la voix des hommes de radio. Il s'anesthésiait de musique, jusqu'à ce qu'une autre voiture frôle la sienne d'un peu près et le rappelle à la réalité.

Vint le moment où il ne suffisait plus de soulager ses patients : il fallait qu'il se soigne aussi.

Il se mit à boire et à fumer, car il savait que l'alcool et

la nicotine élèvent le seuil de perception de la douleur. Il absorba toutes sortes d'antalgiques, des anti-inflammatoires des neuroleptiques, des antidépresseurs, en alternance avec la morphine et d'autres opiacés sévèrement réglementés. Il fit de la relaxation, du yoga, de la sophrologie, et de la neurostimulation transcutanée. Il se fit "toucher" par un patient rebouteux et se confia à un psychiatre spécialiste de l'hypnose. Chacun de ses stratagèmes lui octroya quelques semaines, au mieux quelques mois, de répit, sans jamais se sentir tout à fait comme tout le monde. Au travers des brumes cotonneuses que provoquaient les stupéfiants, il savait ce qui amenait Madame X, ce qui motivait l'appel de Monsieur Y.

Et, dans toute sa carrière, il ne fit qu'une seule erreur de diagnostic.

Il traversait alors une période de tranquillité durable, grâce à la prise trois fois par jour d'un mélange de peyotl et d'opium rapportés par deux jeunes voyageurs dont il avait jadis soigné la méningite. Un soir, un vieux monsieur lui demanda de venir voir son épouse. C'était une petite vieille de quatre-vingt ans passés qui rentrait d'un repas de famille. Elle était pâle et couverte de sueurs, et geignait dans son lit. Pierre Cauchy ne mit pas longtemps à diagnostiquer un infarctus. À peine arrivé il avait ressenti la *douleur rétrosternale constrictive* décrite dans tous les bons précis de cardiologie. Il injecta de la morphine et de l'atropine, fit appeler l'ambulance et hospitalisa la malade, non sans avoir

demandé que l'on accueillît le vieil époux dans la même chambre, comme cela se fait parfois, lorsque le médecin de famille est très convaincant avec les services hospitaliers.

En voyant disparaître l'ambulance, Cauchy sentit que quelque chose clochait. Dans sa poitrine, la douleur était encore présente. D'ailleurs, à la réflexion, les injections avaient eu l'air d'apaiser la vieille dame, mais il n'avait éprouvé aucun soulagement.

Il remonta dans sa voiture et voulut rentrer chez lui mais, transpercé par la douleur, il ne réussit pas même à desserrer le frein à main.

On le retrouva quelques heures plus tard, étendu sur le siège arrière, un fin sourire aux lèvres, la main doucement posée sur son coeur en une pose presque extatique, au milieu d'enveloppes froissées et de revues jamais ouvertes. La radio diffusait le second mouvement du Quintette à cordes de Schubert.

Jusqu'à la fin, il avait goûté chaque seconde d'une douleur qui n'appartenait qu'à lui seul.